

Une lecture dramatique pour Baudelaire (VIII) poésie symphonique (I) un essai empathique

Tuğrul İnal
Université de Hacettepe



Synergies Turquie n° 4 - 2011 pp. 21-30

« La passion rapporte tout à elle. »
Baudelaire

Résumé : Tout en cherchant à interpréter le langage de Baudelaire et partant de certains textes des Fleurs du Mal, le Professeur Tuğrul İnal étudie, autour de la réalité et de la fiction, la problématique de la femme, toujours dans l'approche empathique. Le manifeste de l'approche empathique avait été publié dans le 18^{ème} numéro de Frankofoni - p.3 - 26 - . M. İnal estime que cette approche, qu'il applique dans la poésie turque aux textes de Orhan Veli et à ceux de Baudelaire dans la poésie française, apporte à l'essayiste une certaine liberté artistique et esthétique, qu'elle lui permet de dépasser les limites de la créativité et qu'elle rend possible, en quelque sorte, la réécriture du texte. Avec cette approche qui met en avant la fiction, l'essayiste se trouve face à des problématiques existentielles et esthétiques que Baudelaire avait débattues, sa vie durant. L'approche empathique favorise alors de nouveau la rencontre entre le lecteur et les écrits de Baudelaire, et ceci dans un contexte intertextuel et dans une atmosphère de récit/conte propre à l'essai. L'essayiste qui applique cette approche devient à la fois le protagoniste et le metteur en scène de qui dépend délibérément ; tout acte se déroulant sur la scène du texte. L'essai empathique que nous propose cette fois-ci le Professeur İnal a un sous titre : La poésie symphonique. Cet essai, qui correspond aux mouvements thématiques de la poésie symphonique, couvre quatre parties indépendantes. La première se caractérise par un mouvement vif et gai / allegro : Rêves et passions. La seconde, allegro d'abord puis plus calme par la suite / adagio : Eloge à la bien aimée. La troisième, allegro puis adagio : Calme, angoisse et tourment. Quant à la dernière partie intitulée La Mort et Satan, elle constitue une brève finale. Celle-ci est marquée par la mort, la vanité et la mélancolie ; la bonté, la beauté et le bonheur sont perdus puisque Satan sort vainqueur du combat de l'enfer et du paradis.

Mots-clés : femme, Dieu, Satan, enfer, paradis, mal, belle, laide.

Abstract: Prof. Tuğrul İnal, deals with women's problems in reality and fiction through the Empathy Method, in destructing Baudelaire's language in Flowers of Evil. The details of the Empathy Method were published in the 18th edition of "Frankofoni"- pp 3-26. İnal stated that the application of this method to the works of the Turkish poet Orhan Veli and Baudelaire's texts allows the essayist an artistic and aesthetic freedom, enlarges the limits of creativity, and to a certain extent even allows for the text to be reconstructed. This method also draws attention to the author, and the essayist is faced the vital and aesthetic problematic which Baudelaire dealt with throughout his lifetime. The Empathy Method allows the readers to experience Baudelaire over and over again in an intertextual context and a narrative style befitting the essay. Thus, the essayist becomes an actor,

an independent implementer affecting the whole and even the producer. Prof. İnal continues with the use of this method in analysis - this time concentrating on what he calls 'symphonic poetry'. This paper, reminiscent of the themed partitions of symphonic poetry, is composed of four parts. In the first part which is fiery and impassioned there are Dreams and Passions, the second part initially avid and expeditious then impassive and leisurely is Adulation for a Lover, the third part which starts out in an impetuous manner but then moves to a leisurely pace is called Tranquility, Tension and Anguish, the short final section is entitled Death and the Devil. Death, nihilism and pessimism are the main features of symphonic poetry. Benevolence, grace and euphoria between heaven and hell ends with the tragic defeat of the Devil.

Key words: woman, God, Devil, hell, heaven, evil, beauty, ugliness.

Première partie : Rêve et Passions

Le printemps et les contes ; sous le ciel où les nuances de bleu se mélangent au vert, où le soleil joue avec les nuages qui s'égaillent, des palais joyeux. Le soleil semble être descendu du ciel ; il chasse devant lui toute trace de l'hiver, les taches sombres. La brise de printemps a poussé devant elle tout ce qui rappelle l'obscurité. Dans l'air, de nouveaux espoirs, le souffle d'amours nouvelles. Les rochers désolés, les sables qui avalent les hommes, les forêts abandonnées, reculées, désertées, les gouffres sans fond, où aucun cri ne trouvera l'écho d'une main secourable ; en vain ont agité leurs ailes les vautours perchés pour la nuit sur les branches asséchées. Les nuages se sont dispersés, lambeaux en déroute, enfin ils ont disparu un à un, de la surface de la terre.

Les nymphéas à la blancheur de neige ont éclos le long des rivières fleuries, dans les ports heureux. Partout, recouvrant tout, se sont répandues les fleurs, les douces prairies, la myrte odorante. Les marins, à bord du galion qui transporte les épices et la soie et dont les larges flancs exhalent les fragrances les plus suaves se sont écrié avec fierté : « Où allez-vous ainsi, où vous hâtez-vous, nuages vêtus de mauves linceuls ? » Poursuivant leur chemin dans l'azur agitée, ivres de rhum, c'est avec ces mots que ceux-ci se sont tourné vers les eaux : « Salut à vous mers immenses et démontées ! Nous accompagnerez-vous, avec vos souvenirs, vers ces lieux silencieux, calmes et qui se dérobent au regard en baissant la tête ».

Les nymphéas respirent, dans la blancheur de la neige accumulée par la brise : *Les chansonniers disent que le plaisir rend l'âme bonne et amollit le cœur - Les yeux des pauvres-*.

Combien justes sont ces paroles, ces mots qui me font m'élever dans les airs et qui ouvrent pour moi leur voile. Alors que le navire poursuit sa course sous la coupole du ciel étincelant, l'enchevêtrement des amarres qu'il tire dans son sillage me relie à cette île où Aphrodite découvre son sein immaculé, où nul cimetière n'est venu troubler l'odeur de la myrte et des fleurs, la mer est magnifique, l'île splendide.

Ah, comme la mer est calme et le ciel serein sur cette île. Les fêtes du cœur, la mélodie des instruments, une aube dont la beauté fait pâlir le soleil, les corps enflammés dans l'ivresse du plaisir, les nymphes admirables. Une odeur flotte qui enserre les corps nus des divinités. Là, tout est beau, clair, rose ! Dans cette scène, tout n'est que jeu et

harmonie. A présent j'ai trouvé l'amour le plus doux, tout contre moi. Je suis calme, la sombre fatalité qui me poursuivait m'a quitté. L'île rassemble toute la beauté, recueillie en elle-même. Tout est apaisé et tranquille. La sûreté de mes pas, la splendeur de mes projets, c'est le souffle de l'île, l'ardeur du soleil, les caprices de Vénus qui me les dictent. Dans ma tête emplie d'études, je construis de splendides édifices, empilant les coupoles sur les toits des palais : *Au bord de la mer, une belle case en bois, enveloppée de tous ces arbres bizarres et luisants dont j'ai oublié les noms...*, *dans l'atmosphère, une odeur enivrante, indéfinissable...*, *dans la case un puissant parfum de rose et de musc...*, (...), *autour de nous, au-delà de la chambre éclairée d'une lumière rose tamisée par les stores, décorée de nattes fraîches et de fleurs capiteuses, avec de rares sièges d'un rococo portugais, d'un bois lourd et ténébreux (...), au-delà de la varangue, le tapage des oiseaux ivres de lumière et le jacassement des petites négresses...*, et, *la nuit, pour servir d'accompagnement à mes songes, le chant plaintif des arbres à musique, des mélancoliques filaos! Oui, en vérité, c'est bien là le décor que je cherchais. Qu'ai-je à faire de palais ? - Les Projets XXIV-*

Le palais est devant moi, là où mon œil le pose. Le faste de l'édifice se reflète partout. Dans mon âme, dans mon corps. Noble et raffiné. Que Phidias et les autres maîtres artisans jettent dans le concours leurs talents les plus hauts, qu'ils se livrent une lutte acharnée pour l'argent et l'or, jamais ils ne pourront voir, ni montrer la beauté de la femme qui m'inspire l'amour et qui, en habits de palais, dans la fraîcheur du soir, sur les marches de marbre qui regardent le bassin et les larges pelouses, livre sa splendeur à mon œil étonné.

Aucune louange n'est suffisante pour rendre grâce à ce corps splendide et racé. Je m'en approche et, dans un transport de sentiments, je me penche sur ses pieds pour les baiser. Ma voix s'étrangle, mon esprit défaille et se refuse à toute parole. Que dois-je faire ? Dois-je repousser de toute ma force et ma volonté ce poids immense affaissé sur mon cœur ? Dans les jours de mille étés jamais je n'ai rencontré une telle expression de la mesure et du beau. Dussé-je vivre cent mille années, jamais je n'en verrai de semblable. Moi, serviteur béni des Dieux, j'ai ouvert la voile et j'ai accosté dans ce port de beauté, j'ai posé le pied sur cette île où le bonheur et la splendeur s'accordent en justes noces. Je l'emporterai certainement, tout au long du chemin, à l'endroit où je vais. Jusqu'à l'Océan, jusqu'à l'Eldorado. De douces voix résonnent à mes oreilles. Quand je touche ce corps adoré, mon sang s'accélère dans mes veines, mon âme s'enfièvre. Je sais que sa beauté est éternelle et qu'elle entraînera à jamais dans son sillage ceux à qui, rien qu'une fois, il fut donné de contempler sa peau splendide et charmante. Anciennement j'étais un bateau que le lourd chargement condamnait à l'errance. A présent, regarde-moi ami, je suis sur une île et mes yeux sont partout sur l'humidité reflétée de sa peau. Mon regard à présent contemple la splendeur de son teint qui assombrit le morne éclat des colliers les plus précieux. Tu recèles en toi la beauté de l'éternité. La jalousie de Zeus et du soleil jamais n'éclipsera ta splendeur. Qu'il en soit ainsi ! Femme, reste encore un peu et colore notre île et nos jardins des couleurs du plaisir. N'est-il pas vrai que la demeure de l'amour est sous nos pieds et que l'heure solennelle bientôt retentira. Avant de te rencontrer mon existence était accablée d'un poids immense, crois-moi. Regarde comme, rageur, je lance à présent un défi à mes amours passées. Je fais pleuvoir un faisceau de malédictions sur mes larmoiements révolus, c'est avec dévotion que je remercie l'amour qui me lie à toi. Que grâce soit rendue à ce lieu d'élection, à cette heure, à cette félicité. Que soit célébrés cette heure, ce lieu qui

mont fait rencontrer la plus amoureuse, la plus gaie et la plus lumineuse des femmes, dont le sourire éclaire le visage comme le vent égaie la verdure. *Ainsi je voudrais, une nuit, quand l'heure des voluptés sonne, vers les trésors de ta personne, comme un lâche, ramper sans bruit- A celle qui est trop gaie.* - Et, *dans tes jupons remplis de ton parfum ensevelir ma tête endolorie* - Vois ! Je suis habitué de désirs insatiables. Peux-tu les sentir ? - *J'étalerai mes baisers sans remord sur ton corps poli comme le cuivre - Je sucerais, (...) aux bouts charmants de cette gorge aiguë- Le Léhté.* - *Un grand feu, des faïences voyantes, un souper passable, un vin rude, et un lit très large avec des draps un peu âpres, mais frais; quoi de mieux ? - Les Projets XXIV-* A jamais, il me faut m'exposer aux rayons de ta beauté, tel un reptile orgueilleux.

Deuxième partie : Odes à la Bien Aimée.

Sept, septante -c'est encore trop peu- septante mille amantes viendraient-elles qu'aucune ne pourrait égaler ta beauté. Ô Femme ! Existence parfaite créée par Dieu ! *Et l'on peut pour cela te comparer au vin - O beauté! Monstre énorme, effrayant, ingénu! Si ton œil, ton sourire, ton pied, m'ouvrent la porte d'un Infini que j'aime et n'ai jamais connu?-(...)* - *Qu'importe, si tu rends, - fée aux yeux de velours, rythme, parfum, lueur, o mon unique reine!- l'univers moins hideux et les instants moins lourds ? -Hymne à la beauté-*.

Vois ! C'est pour cela que vers toi j'ai tourné mon cœur et mes yeux, pour te contempler jusqu'à l'ivresse. Une nuit douce et lumineuse, pure, sans vent. La lune amicale et complice révèle toute l'ampleur de ta beauté qu'on aperçoit depuis le lointain. Le cœur tremblant je me souviens à présent, comme si je t'avais aperçue dans une autre vie, mais où donc ? *Peut-être dans une autre vie ?* (Gérard de Nerval) Comme hier, accroché au ciel, le cœur dans les mains. C'était le matin. Les premiers rayons du soleil remplissaient notre jardin d'amour. Alors, il ne m'était plus possible de rester au lit, dans une somnolence stupide et amorphe. J'étais un bateau se réveillant dans la brise fraîche du matin. Envolé mon esprit paresseux, l'eau me venait à la bouche. J'étais devenu un bateau, un esquif racé et orgueilleux glissant sur l'Océan. Ma proue fendait l'eau et mes mâts déchiraient l'immensité liquide. J'inspirais puis expirais. Tel une vague, je m'enfonçais puis remontais, bondissant en craquant sur les flots. J'étais rapide et enfiévré, tel le vent ou le torrent descendant de la montagne. Une masse liquide et foncée emplissait ma couche. Lié au lit qui me retenait, comme un forçat à sa galère, à chaque fois j'implorais la déesse de l'amour afin que cet état se prolonge. Ma patrie, c'était l'amour, cette île qui célèbre le règne d'Aphrodite. Dans la chambre d'amour, j'avais mérité mieux que les troubles somnolences de l'ivresse. A présent, dans cette chambre, je n'étais plus un ivrogne, je m'étais libéré du funeste lien qui m'enchaînait à l'alcool. Tes cheveux dans mes mains, enivré de ton odeur, ta robe ne pouvait me contenir. Je couvrais ta peau brillante de baisers, ton beau visage aussi. L'Asie sommeillante, l'aride Afrique, tout le monde lointain, je le sais, s'enivraient au souffle de tes cheveux. La noix de coco, le musque, l'ambre emplissaient l'atmosphère. Une autre scène. Tous les marins ont jeté l'ancre dans cette île, ils font la file et se pressent pour contempler ton visage et respirer ton odeur, plongés jusqu'au torse dans l'onde, les habits déchirés. Ta voix, tes pas, la trace de tes pas, tu les vois reflétés dans les yeux et les cœurs. Chacun trouve son plaisir, d'une façon ou d'une autre.

A l'image des souvenirs qui vont et viennent *mon âme voyage sur les parfums comme l'âme des autres hommes sur la musique- Laisse-moi respirer longtemps, l'odeur de tes*

cheveux, y plonger tout mon visage, comme un homme altéré dans l'eau d'une source et les agiter avec ma main comme un mouchoir odorant, pour secouer des souvenirs dans l'air. - si tu pouvais savoir tout ce que je vois! Tout ce que je sens! Tout ce que j'entends dans tes cheveux - (...) tes cheveux contiennent tout un rêve, plein de voilures et de mâtures; ils contiennent de grandes mers dont les moussons me portent vers de charmants climats, où l'espace est plus bleu et plus profond, où l'atmosphère est parfumée par les fruits, par les feuilles et par la peau humaine. (...) Laisse-moi mordre longtemps tes tresses lourdes et noires. Quand je mordille tes cheveux élastiques et rebelles, il me semble que je mange des souvenirs. -Un hémisphère dans une chevelure-

Heureusement tu es là. Tes cheveux où se mêlent l'odeur du tabac, du sucre et de l'opium semblent appartenir au paradis ; tu es la clé qui ouvre la porte. Alors que je marchais dans les champs de la désolation, la tête en avant, les yeux fixés au sol, l'esprit dans les enfers, toi la première, tu as ouvert le chemin de mon cœur ; tu as sanctifié mon cœur. Pourtant, le désespoir me faisait me retourner dans ma couche, d'un côté puis de l'autre. Les sentiments élevés n'avaient pas encore pénétré mon âme et j'étais empli de basses pensées. Spectateur du monde, comme un paysan borné, j'étais sans passion, indifférent, privé de joie. Etranger à la terre où j'étais né, je regardais l'enchaînement des saisons, le printemps succédant à l'été, triste bouffon silencieux, délaissé... Mon cœur ne se réjouissait jamais, ni dans la fête ni dans la noce. J'étais seul, malheureux, tous les jours faisaient inexorablement place à la nuit. Au printemps de ma vie, je m'étais exilé, pris par un tourment inconsolable.

Ni voiles, ni mâts, aucun rêve ne me hantait, la brûlure de l'amour m'était inconnue. Vraiment, mon cœur n'avait jamais brûlé d'amour. Je n'avais pas encore contemplé les frais bosquets et les fleurs, la fièvre de l'amour n'avait pas consumé mes jours. Je n'avais pas encore plongé mes regards dans ces beaux yeux lumineux, imitation gémelle du soleil. Pour regarder, oui, je regardais, à droite à gauche, à satiété, stupidement. Quand la pluie et les tempêtes s'abattaient sur nos têtes, j'avais, comme les troupeaux de moutons, peur, de la voix du très Haut, de sa respiration. Je craignais qu'il ne m'arrache à cette terre et je versais des larmes, je pleurais. Alors, j'étais un homme stupide.

Ô femme ! Après ces jours habités de pleurs, je t'ai vue, connue et vénérée. C'est après t'avoir rencontrée que mon verbe s'est ouvert à l'amour. J'avais caché toutes mes nobles pensées, comme un enfant stupide, afin de les offrir un jour. J'avais rangé dans un coffre, avec ma peine et ma rancœur, mes habits de noces et mon peigne. J'ai ouvert le coffre et j'ai créé, en pensée, ton amour, pour m'emplir de la légère fragrance du printemps et de la chaleur étouffante de l'été. Quand l'Amour a commencé à me parler de toi, c'est alors que j'ai vu ton visage et je suis devenu ton esclave. Je me suis senti *éternel et muet ainsi que la matière*. J'avais soulevé alors la pierre qui écrasait mon cœur. J'avais accompli une œuvre noble. A l'image de Pygmalion de Chypre, j'avais sculpté un admirable visage. La beauté est sacrée. Et plus douce que le miel. Devant le miroir de tes yeux plus doux que le miel : *De purs miroirs qui font toutes choses plus belles: mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles. - La Beauté-*

J'aime les miroirs. En effet, généreux et prodigues, ils nous donnent à foison la beauté de Vénus. Aimons les miroirs ! Qu'ils nous donnent l'amour, et répandent dans nos âmes ta beauté admirable.

Troisième partie : Tristesse, angoisse et tourment

Ô femme bien aimée ! Mes rêves tous semblables, la course enchanteresse de mon astre, les songes fugitifs de mes nuits et les récits palpables de mes jours, c'est à toi que je les dois. Que je pose le laurier sur la blondeur de tes cheveux, que je prenne dans mes bras ton corps magnifique, que je couvre de baisers tes mains délicates ou que je m'enivre de ta peau mouillée, c'est pour que tous admirent ta beauté. Je voudrais que tous puissent entendre les paroles par lesquelles je te loue. Que tous entendent mes prières passionnées ! C'est l'amour qui me les dicte. Que mes mots se répandent, à droite, à gauche, à mesure que le vent les emporte, vague après vague. Je voudrais m'entretenir de l'amour. Je le sais, le temps s'effrite sous nos pieds, arrachant les souvenirs du palais de nos vies, les uns après les autres. Je mesure la fuite rapide du temps. Je suis un voyageur qui te suit, les yeux embrumés, sous la clarté éclatante de la lune. Alors que je respire le long du chemin, tu insuffles l'inspiration dans mon esprit et te prêtes à mes désirs.

Grâce soit rendue, j'entends déjà qu'en ces lieux ta beauté est vantée. Partout je vois ta beauté charmante. Je prends plaisir à ta subtile élégance, à ta finesse. Comme c'est étrange, comme il est étrange que je prenne plaisir à des choses qui avant de te rencontrer ne m'offraient aucune joie. Je dois être fou. Est-ce une passion insensée qui dicte mes paroles ? Peut-être. La providence soit louée, mon verbe a cessé d'être muet et mon cœur sourd. Puisse Dieu me protéger et me tenir éloigné du mauvais œil : de toutes mes forces je te rejoins, m'inscrivant dans la trace que tu laisses. Je poursuis *les retentissantes couleurs - ces robes folles - A celle qui est trop gaie-*.

Je veux te raconter (...) les diverses beautés qui parent ta jeunesse; je veux te peindre ta beauté, où l'enfance s'allie à ta maturité. Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large, tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large - Et toi mon cœur, ma beauté ! Tu es le commencement et la fin, à jamais répété et tu caches en ton sein toutes les splendeurs de l'univers. Pareille au soleil, tu élèves l'âme de ceux qui te contemplant. Je vois dans le miroir ton sein qui déchire le tain, ta gorge qui pousse et déchire la moire. Ta gorge triomphante est une belle armoire dont les panneaux bombés et clairs comme les boucliers accrochent des éclairs ; Boucliers provocants armés de pointes roses! Armoire à doux secrets, pleine de bonnes choses, de vins, de parfums, de liqueurs qui feraient délirer les cerveaux et les cœurs! - (...) tes nobles jambes, sous les volants qu'elles chassent, tourmentent les désirs obscurs et les agacent. -Le beau navire-.

C'est en prononçant ces paroles que j'ai plongé dans les songes. Je me suis laissé prendre à ces heures prolongées. L'acuité de mes sens me livrait entièrement à l'instant. Tout à coup, cette émotion qui me faisait pressentir l'éternité du tableau que je peignais m'a éloigné de mes rêves. Trop tard ! A nouveau je marchais sur cette route pleine d'épines et de plantes vénéneuses.

Alors que mes pensées volaient, aussi légères que l'air, je vis devant moi un homme sombre, sans couleur, étrangement vêtu, méprisant et hautain. Sa voix était d'airain. A cet instant, les femmes gracieuses, les jeux de l'amour et les senteurs qui enivrent m'apparurent aussi lointains et insignifiants que les nuages se pourchassant dans le ciel. Je souffrais, à présent mon âme n'était plus aussi large ni aussi pure que la voûte constellée. Mon pauvre corps avait heurté cette créature déchue dans les yeux fatigués de laquelle se lisait une traîtrise sournoise. Sans tarder, le nœud se dénoua, le feu

s'évanouit et les cendres furent dispersées. A la fin, tout disparut dans un gouffre sans fond. Comme si la vie m'avait quitté, je pleurais et me lamentais. Hier seulement, j'étais venu au monde, j'avais créé le monde. Tous les matins du monde, je les avais vécus en seigneur. A présent, j'étais mort. Sans aucun doute, il avait pris mon âme, puis celle de ma bien aimée, cet homme qui, en exhibant effrontément les racines noires de ses dents, voulait faire de moi le seigneur des âmes, ce vil commerçant. Peut-être sous l'apparence humaine, était-ce Satan ! Celui qui m'avait ouvert la guerre.

Je ne pouvais apercevoir ma femme bien aimée. L'attente me rendait fou. N'était-ce l'amour profond qui remplissait mon cœur, je m'en serais allé, au gré de mon malheur, vers les rivages sans fond de l'oubli. A mes yeux, la scène se dessine parfaitement. Je suis un lourd galion qui avance contre le vent. Mes amarres sont larguées, mes mâts détruits, mes fanaux éteints. Où est mon capitaine ? Mort probablement. J'entends au loin la tempête qui éclate dans le port.

Que puis-je faire ? Que penser ? Que je me retourne et c'est mon âme ravagée, mon cœur éteint que je sens, le temps qui fuit. Le temps, traître et sans pitié. Où sont à présent les douces paroles, les tendres regards, les senteurs enivrantes et les bruits et plaintes de l'amour ? Où sont-ils ! Où sont les prêtres qui, pour les fêtes de Vénus, offrent des sacrifices à la déesse splendide ? Disparues les fêtes somptueuses, les sublimes réjouissances ! L'aimée a quitté la terre, il n'est plus temps de chercher.

Ainsi, j'avais obéi pendant tout ce temps aux jeux illusoire de l'amour. Peu m'importe de vivre ou de mourir, qu'au moins mes pensées mensongères me laissent un peu de répit. Comme s'il n'était pas suffisant que j'affronte l'amour déçu et la mort, Dieu, me faudrait-il encore lutter contre Satan ?

A présent, j'aimerais qu'il me détruise, ce commerçant de mort. La mère de mes excès, de mes errements. Moi, accablé de soucis, j'ai mérité la mort. Moi, le triste, le délaissé, une pauvre âme cherchant le paradis ; silencieuse et déserte. J'ai respiré les plaisirs divins, j'ai délecté ma gorge du sang le plus frais. L'enthousiasme a fait déborder mon cœur. A la fin mes amours sont restées orphelines, déracinées. Un palais secret et merveilleux dans l'autre monde, baigné par la lumière de la lune. Moi, j'étais le seigneur de ce château ; à l'égal des rois, je me suis tenu devant le miroir. Pas un instant je n'y pensai, qu'était-ce donc cette hybris qui enflait en moi ? Je n'ai pas même demandé quelle était cette créature indigne qui se prenait pour un dieu ? Qui était ce bouffon ne connaissant pas son rang ? J'étais un acrobate curieux de tout, souffrant sans cesse. Et comme si mon destin était toujours ailleurs, je cherchais le paradis, j'enfonçais les portes. Je demandais des comptes. Pour la première fois peut-être, intelligemment. Je vois le paradis. Je le regarde, fixement.

Comme vous êtes loin, paradis parfumé, où sous un clair azur tout n'est qu'amour et joie, où tout ce que l'on aime est digne d'être aimé où dans la volupté pure le cœur se noie! (...) Mais le vert paradis des amours enfantines, les courses, les chansons, les baisers, les bouquets, les violons vibrant derrière les collines, avec les brocs de vin, le soir, dans les bosquets, (...) l'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs, est-il déjà plus loin que l'Inde et que la Chine? Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs et l'animer encore d'une voix argentine, l'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs ? Moesta et Errabunda-

La femme aux yeux lumineux, à l'esprit pur, elle est restée derrière, au paradis. C'est ma chance qu'il ne t'ait pas reconnue et qu'il ne m'ait pas emporté dans l'autre monde. Après cela, que faire ? Tout me semble inutile, vanité. Je le sais, même si je renversais l'eau de cent seaux sur ma tête, je ne serais plus jamais pur. Ceux qui croient le contraire sont des imbéciles.

Final : La Mort et Satan

A l'intérieur de moi, une lutte sans merci, une colère indescriptible qui déborde. Mon corps étouffe sous un amas de terre comme sous le poids d'une montagne. La culpabilité ronge les parois de mon âme et mes pensées sont lourdes comme un brouillard de plomb. Je ne sais rien faire d'autre que pleurer, dans la meurtrissure des nuits sans chaleur. Je suis un morceau de glace, aussi dur que la pierre, dans ce lieu d'où le soleil fut exilé. Ici, dans cette contrée hyperboréenne, les fleuves sont toujours gelés et couverts par la brume. Depuis qu'elle existe, c'est la patrie des brouillards et de la glace, le pays des morts, le sombre tartare. Les nuits sont terribles par ici. En ce lieu déserté et horrible, les nuits funestes couvrent, absentes dans leur froide immobilité, les morts privés à jamais de lumière. Peut-être est-ce là que Zeus prépare ses foudres acérées.

Telles sont les légendes colportées par les expéditions, les voyageurs. Telles sont les rumeurs rapportées de cette terre hostile, de ces déserts d'ennui, du pays sombre des Cimmériens.

Ô mort qui te rit de nous ! Tu as tellement de poison sur le bout de ta langue qu'une seule de tes morsures scelle à jamais notre sort. Comme le destin, tu nous entraînes vers le trou. Tu connais à l'avance la fin où nous devance notre semblable. Tu connais notre faiblesse, tu contemples satisfaite notre marche sans retour vers les sombres brasiers. Je n'ai plus de force, elle s'en est toute allée ! Je ne peux m'opposer. Je ne peux protéger mon aimée et la soustraire à la flamme du bûcher, à l'obscurité de la nuit.

Finalement, tu as réglé le sort de cette femme, tu l'as plongée dans la terre. Tu l'as assassinée lentement, patiemment, à coup de poison, comme on assassine un chat, ou un chien à la patte brisée. Tu as jeté sa dépouille dans le fleuve de la mort et tu as dispersé ses cendres, comme le sable du désert.

Je prie pour le salut de l'aimée. Si au moins tes funérailles étaient à la hauteur de ta renommée, peut-être souffrirais-je moins. Regarde ! *Amer savoir, celui qu'on tire du voyage ! Le monde, monotone et petit, aujourd'hui, hier, demain, toujours, nous fait voir notre image : un oasis d'horreur, dans un désert d'ennui !*

Les humains peuvent bien trouver le moyen de faire cesser leurs tourments, multiplier les pas qui les rapprochent du paradis et au bout de chaque chose découvrir un peu de consolation, ils peuvent bien reprendre leur respiration lorsque la fête funèbre prend fin et ensuite se repaître sans honte ni retenue des vins qui accompagnent les viandes sanglantes, je ne peux faire cesser ma douleur. Jamais je n'ai voulu oublier, ni être oublié, jamais je n'ai pu simplement m'en aller des rivages battus par la peine. Chaque jour qui passe renforce le tourment qui accable mon cœur, la malveillance du monde assombrit mon chemin. Demain, sept fois sept ans se seront écoulés depuis que mon aimée s'est enfoncée dans les eaux obscures de la mort. *Les moins sots, hardis amants de la Démence.*

Je vous le demande, dites-le, qui me sauvera ? *Fuyant le grand troupeau parqué par le Destin, et se réfugiant dans l'opium immense! - tel est du globe entier l'éternel bulletin*"-

Quoi que je fasse, cette femme à l'apparence changeante hante toujours mes pensées. Moi aussi je souhaiterais changer de forme. Peut-être ainsi échapperai-je au remord qui me ronge, statue sculptée dans la pierre la plus dure. Etre de pierre. C'est un plaisir rare que bien peu goûtent et que le monde craint. Sous la pierre, un regard jeté en arrière révèle-t-il autre chose que le sommeil des morts. Et tous ceux qui restent, ceux qui sont en vie, qu'attendent-ils du temps, que comprennent-ils de sa course insondable ? Cette question je la pose, comme un enfant sage, intelligent, appliqué. Tiens, voici la réponse : n'est-ce pas la vérité éternelle du monde ? Serait-ce mentir que de le dire ? Certains se cachent et d'autres fuient. Ne pourrais-je poser la question -dis-tu- : pourquoi l'un se cache et l'autre fuit. Que je te donne la réponse, sans détour et sans perdre de temps : *Faut-il partir ? Rester ? Si tu peux rester, reste; Pars, s'il le faut. L'un court et l'autre se tapit pour tromper l'ennemi vigilant et funeste, Le Temps! Il est, hélas! Des coureurs sans répit.*-

Tes paroles que je croyais jamais ne devoir se tarir, ta beauté qui commandait la vénération sont devenus pour moi une brûlante blessure. A mesure qu'ils contemplent mes plaies, tous ceux que je rencontre me prennent en pitié. Ayant cessé d'être moi-même, je ne suis plus qu'un corps souffrant. Je puis l'assurer, si celui qui me ronge n'est autre que moi-même, je ne suis pas libre. *Pour ne pas oublier la chose capitale - écoutez: nous avons vu partout, et sans l'avoir cherché, du haut jusques en bas de l'échelle fatale, le spectacle ennuyeux de l'immortel pêché. -Le Voyage-*

Le péché a été consommé et mon aimée est morte. Le temps s'est écoulé. La femme noble et admirable est passée comme un songe, la mort l'a jalosée. Son visage, ses yeux, ses paroles m'appartenaient pour toute l'éternité. Le temps s'était arrêté à notre seuil. Comment pouvais-je deviner le funeste destin que le sort préparait ? Alors que nous vivions la plus haute saison de l'amour et du beau, le temps a fauché notre rêve, nous rappelant notre mortelle condition.

O mort cruelle, fourbe Satan aux yeux verts ! Je t'abreuve d'injures. Les insanités gâcheraient-elles ton plaisir ? Une voix qui monte de l'intérieur, une fantaisie me fait dire cela. Les habitants de l'île, de Malte, les putains parisiennes ! Qu'importe après tout qui me dicte mes paroles. Je me décharge de ma colère. A mesure que je me vide, mon cœur s'allège et s'enorgueillit. Ces injures sonnent comme la parole de Dieu. Que tu le croies ou non, c'est ainsi. Au nom du ciel et de la terre, adieu haschich, glaïeuls et vins opiacés. De pleines bourses d'argent (d'or) ne peuvent conjurer mes injures, rien ne peut les tarir. De toute façon, n'as-tu pas jeté les corps, à droite à gauche, comme une funeste moisson ? Les mauvais tours que tu as joués, les hommes que tu as laissés orphelins sont autant de témoins à charge. Si tu le veux demande, interroge de ci de là, y a-t-il encore quelqu'un qui te croie, qui te vénère ? Pauvre Satan ! Tu n'es pas différent d'un vieux crocodile agonisant. Qu'es-tu donc toi ? Un roi qu'on aurait dépouillé de son sceptre ? Ou simplement un homme sinistre et falot ? Qui sait combien de malheureux tu as assassiné ? Tu as violé le corps de mon aimée, coupé ses seins marmoréens. Où sont maintenant ces corps somptueux, l'ardente Sophie, la noble Testemonia, l'ange Angélique et la sainte Thérèse du couvent des Ursulines ; Où ?

Où sont donc les serpents venimeux, les roches acérées tombant du ciel ? T'en souviens-tu ? Pourquoi ne viennent-ils pas te prendre ?

Malin qui peut comprendre les œuvres de Satan....

Dernière parole : la Nuit du Jugement- Dies Irae

Le jour s'est éteint et a laissé sa place à la nuit. Qu'est-il advenu à ces terres, à cette île ? Au pays des douleurs imaginez ce tableau : un bateau, infortuné, il est couché sur le flanc, le gouvernail brisé, son capitaine inconscient ! Subitement, je me suis retrouvé à l'eau, entouré de rochers aiguisés. Comme s'il avait dévié de sa course, ce bateau ivre.

Faut-il que je remplisse à nouveau mon verre de rhum ? J'ai laissé, pauvre de moi, toutes mes bouteilles sur le bateau et l'espoir m'a déserté. Ne me reste-t-il plus aucun espoir ? Plus aucun ? Ou alors me trompé-je ? Moi, le condamné de Dieu ! Pourtant la mort est un espoir. Vraiment ? En bas, l'obscurité et l'immondice. Un vrai royaume pour Satan qui se repaît de viande crue et de charogne, à satiété.

Puis-je me sauver à tout prix de ces eaux noires ? M'est-il possible d'atteindre l'île et de renaître, pur comme l'enfant sorti du ventre de sa mère ?

Mon sang est jeune et ma **chair** encore neuve, que suis-je venu chercher ici ? Je n'avais pas songé à ce voyage de nuit dans les eaux d'obscurité. En dehors de mon désir et de ma volonté, je n'avais rien voulu.

C'est la force du désir, au rêve combiné, qui m'a poussé sur ce navire. Je voulais contempler le soleil le jour et la nuit, les étoiles. Ainsi l'exigeait l'espoir qui habitait mes yeux, la poursuite de l'amour.

Désirs, destin, vaines paroles ! (...) Je me répands en mots vides. L'acheteur a pris, le vendeur vendu. Ce sont les caprices de la fortune...

Cruelle partie de dés où tous sont perdants. Finalement tout tient dans la justesse de ces quelques mots soufflés par mon âme : hôpital, lupanars, purgatoire, enfer, bagne. **Epilogue-**.